

# Quand les femmes du Oui disent Non

---

*Gisèle Tremblay est journaliste. Au Devoir sous le règne de Ryan, au Jour sous Parizeau et Michaud, à l'émission Présent de Radio-Canada ensuite, elle est, depuis 79, pigiste. Elle est aussi, malgré son refus chronique des étiquettes et sans être impliquée dans un groupe militant, féministe. Pigiste et féministe, comment pouvait-elle refuser la proposition que lui fit à l'automne 80, le Comité d'action politique des femmes du Parti québécois?*

---

Il s'agissait d'écrire un manifeste (féministe) susceptible d'inspirer les actions politiques du comité et peut-être un jour, qui sait, celles du Parti québécois, au pouvoir ou non.

Sachez tout de suite qu'elle le fit, et très bien, en 30 pages d'une rare qualité littéraire où elle esquisse dans une langue simple et poétique une vision globale de ce que serait entre les hommes et les femmes un nouveau partage du monde.

Ce texte, les femmes du PQ le refusaient à la fin janvier, « ne s'y reconnaissant pas ». Cela après trois mois de consultation, de séances de travail conjointes et même une lecture publique devant le comité provincial. Comme nous ne prétendons pas à l'« objectivité journalistique », nous ne présenterons ici que les impressions de Gisèle Tremblay et surtout, quelques extraits choisis par nous d'un texte qui nous soulève, sans que nous en endossons cependant toutes les idées.

« Elles ne voulaient pas un programme d'action mais un manifeste. Après quelques années d'existence, leur comité a eu des problèmes budgétaires, il a failli disparaître quelquefois et il n'est pas toujours bienvenu à l'intérieur du parti. À l'automne, elles venaient de changer de nom et de stratégie, constatant, après des années de militantisme, que dans le parti comme dans la société en général, les postes de décision leur échappaient, que dans les exécutifs de comités par exemple, elles étaient plus secrétaires que présidentes, et rarement candidates... Cette nouvelle stratégie, elles voulaient la fonder sur un manifeste « féministe », tout en évitant ce mot... »



Pour atteindre les sommets, quelque chose nous manque, et ce n'est pas ce que l'on pense. C'est le temps. Nous ne sommes pas là où il faut parce que nous sommes retenues ailleurs. Nous sortons de la maison mais la maison ne sort pas de nous-mêmes. Nous sommes toutes des femmes au foyer. Quand pour quelque haute fonction l'une ou l'autre d'entre nous d'aventure se libère, c'est parce qu'une autre femme la remplace auprès des enfants : à la maison, à l'école ou à la garderie. Pour les femmes, rien n'a changé. Entre nous, nous nous partageons les tâches. (...)

Parce que certaines préfèrent pour elles-mêmes ces tâches que par naissance on impose à toutes, on confond le choix qu'elles font avec la liberté de choisir. Or, ce sont les moyens de porter son choix sur ces tâches ou sur d'autres que nous réclamons.

« Les femmes du comité avaient aussi été ébranlées par l'affaire des Yvettes et sentaient le besoin de rassembler leurs idées. J'ai lu les documents qu'elles m'ont présentés, le programme du parti, divers textes... mais c'est en les écoutant raconter leur expérience dans le parti que j'ai eu l'idée de leur suggérer :

Ce que nous voulons, c'est le pouvoir. Nous savons que claironner cette volonté nous expose au scandale. Car certains ont tendance à trouver là radical ce qu'ils jugent normal pour eux-mêmes.

Or, et nous dirons lequel et pourquoi, notre but, c'est le pouvoir. (...) Parce que nous sommes des femmes et, en politique ou autrement, le fondement même de la condition inférieure faite aux femmes, c'est précisément l'absence chronique de pouvoir.

Au sein de ce parti, au gouvernement, à la bourse, dans les syndicats et les entreprises, dans les universités, dans toutes les institutions qui façonnent nos vies, nous revendiquons pour les femmes le pouvoir.(...)

Jusqu'au jour où sur tous les théâtres où il s'exerce, dans toutes les officines où il s'apprête, les femmes seront assez nombreuses pour y servir leurs intérêts aussi « spontanément » que les hommes, et comme eux, sans avoir à le dire.(...)

Quand les femmes votent pour former le pouvoir, sans participer elles-mêmes au pouvoir, elles n'exercent que le droit de choisir leurs hommes. C'est le dernier raffinement de la dépendance.

« On oppose toujours deux conceptions différentes des femmes, par exemple dans l'affaire des Yvettes, et cela occulte le vrai conflit, le conflit initial du partage du pouvoir entre les hommes et les femmes. Il faut d'abord le reconnaître et puis inventer un nouveau partage qui n'assujettisse plus l'une des parties : ce serait la co-responsabilité du monde. Elle passe par le travail... »

Nous aspirons au monde du travail, car il est la source du pouvoir dont nous sommes privées. (...) On travaille, on reçoit un salaire, on entre alors dans le monde de l'argent. On a tort de sourire. Car dans nos sociétés et pour longtemps, l'argent est la substance du pouvoir.

« Dans cette réflexion sur le pouvoir, j'ai voulu penser à un autre discours sur la famille. Hélène Pelletier-Baillargeon écrivait que le discours sur la famille était toujours laissé à la droite. La gauche et les progressistes la contestent sans présenter autre chose, alors que c'est encore la base de vie de presque tout le monde. Et au gouvernement, il y a toujours absence de politique familiale, de pensée — que des mesures ponctuelles... »

Nous ne renonçons pas à la maternité ; elle est la source de notre puissance. Et c'est parce qu'elles avaient en elles cette puissance que les femmes ont été asservies. (...) Ils ont interdit aux femmes le désir. Ils les ont mutilées. Ils les ont enfermées. Ainsi ont-ils imposé leur nom et leur filiation. La maternité, ils l'ont confisquée. (...) Ils ont condamné les femmes à être ces ventres qui leur manquaient. (...) Le sexe des femmes a été confiné à la maternité. La liberté sexuelle

des femmes menace le pouvoir des hommes. (...) Aussi, aux hommes et aux femmes, nous le disons : nous voulons libérer la maternité (...). Aux hommes, nous proposons une nouvelle alliance. Nous partagerons avec eux le fardeau du monde, qu'ils partagent avec nous le fardeau de l'espèce.

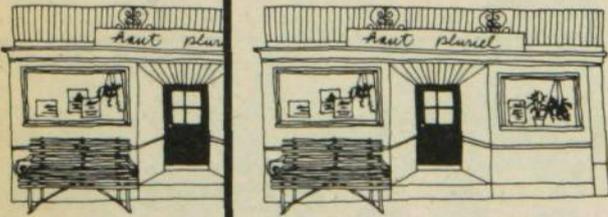
« Ce texte, bien sûr, n'est pas un programme d'action. Ce n'est pas non plus une oeuvre innovatrice, un livre pensé pendant un an. Finalement, je m'aperçois que j'ai voulu faire une synthèse de ce qui est souvent dit, mais épars, dans les mouvements des femmes. Et surtout, j'ai voulu faire un texte qui permette de rêver, un texte qui chante... et qu'en rêvant dessus, il nous inspire autre chose. Je pense que ce qui manque le plus au P.Q. depuis quelques années, c'est le rêve. Ces gens-là ne rêvent plus, alors ils ne produisent plus rien de nouveau comme mesures non plus. Et pourtant, je crois toujours à la nécessité de l'action politique. »

Car si la réalité sans le rêve est oppressive, le rêve sans la réalité est stérile. (...) Nous ne prétendons pas que la souveraineté du Québec et l'émancipation des femmes soient liées. (...) Nous pensons que l'indépendance, pour les personnes comme pour les groupes, est la garantie de relations égalitaires et fécondes avec les autres. Car pour s'ouvrir aux autres sans crainte de se perdre, il faut d'abord se posséder soi-même.

« Écrire ce texte a été une prise de conscience personnelle, très dure par moments. Mais je pense que cela m'a permis d'intégrer des aspects très divisés de moi-même, ce qu'on appelle le masculin et le féminin... Je me suis réconciliée avec des « tâches de femmes » comme le travail ménager et quand je parle aux hommes, c'est aussi à « l'homme » en moi que je m'adresse, l'invitant à désarmer. L'essentiel est donc venu de moi, de mes tripes... et dans ce sens, je peux comprendre que les femmes du P.Q. ne s'y soient pas reconnues. »

« Pourquoi ai-je choisi cette approche plus psychologique ? Les analyses sociologiques ou historiques de la situation ont déjà été faites. Qu'aurais-je dit de plus ? Et puis l'antiquité du conflit hommes/femmes me frappait. Il est antérieur à nos systèmes politiques, à nos cultures, à l'écriture elle-même. Il est plus vieux, donc intériorisé depuis plus longtemps et cela m'autorisait, me semble-t-il, à partir de moi, et à croire que j'avais assez intériorisé les conditionnements millénaires de mon espèce pour que la réflexion vienne aussi de moi. »

Propos recueillis par Françoise Guénette



*Café Haut Pluviel*  
935 Duluth  
Montréal  
522-821

*Café Haut Pluviel*  
935 Duluth, est  
Montréal  
522-8219

# Tourbec

Le service voyage des Québécois

*... aussi des vacances pour femmes seulement*

<b>Montréal</b> 1440, rue St-Denis <b>288 4455</b>	<b>Québec</b> 29, rue d'Auteuil <b>694 0424</b>	<b>Sherbrooke</b> 74, rue Wellington Nord <b>563 4474</b>
--	---	---

Tourbec détenteur d'un permis du Québec